

NOUS, LES TAUPES

Par Magali Mougel & Pauline Peyrade

Ce qui revient avec les printemps, ou plutôt ce qui annonce l'arrivée du printemps, ou plutôt ce qui est le signe que les choses redémarrent, ou plutôt ce qui nous dit que la léthargie s'achève, ce ne sont pas les premiers perce-neige, les primevères ou les anémones sauvages fleurissantes.

Ce sont les mottes.

Partout. Dans les prés, les champs, les jardins. Par dizaines.

Les mottes de taupes.

On avait pensé s'en être débarrassé l'an dernier. On avait pensé que l'hiver avait été suffisant rude ! Et surtout on avait pensé que les dispositions prises l'année précédente nous en auraient enfin débarrassées de ces satanées taupes – pièges, poison, ratier, explosifs – mais elles sont toujours là.

Les taupes.

Sournoises (?).

Elles creusent.

Des galeries.

Insubmersibles.

Indestructibles

Elles creusent.

Les taupes.

En silence.

Elles ne demandent rien

Virginia Woolf, à propos du livre de Leonard Woolf :

« Un livre d'écrivain, je crois, car seul un écrivain, sans doute, est à même de voir pourquoi ce qu'il comporte de bon est si bon, et ce qu'il comporte de mauvais n'est pas si mauvais¹. »

Un jour, un humain homme a écouté ce qui se passait dans « les grandes marges de silence où la mémoire ardente se consomme pour recréer un délire sans passé² ». Là. Sous terre. Il avait reçu une première leçon quand la philosophe lui avait appris à la lueur des lucioles à revoir son partage du sensible quand elle lui avait révélé la beauté des galeries et ramifications organisées par les taupes et que quelque part travaillant dans l'ombre, la taupe était la démonstration parfaite qu'il ne s'agit pas d'être dans la lumière pour faire, que parfois le retrait est indispensable.

On avait alors commencé à montrer un vif intérêt pour la taupe.

Un soir, une citoyenne au milieu d'une assemblée

devant définir si la taupe avait le droit de vivre ou de mourir alors que c'était compliqué économiquement, avait alors hurlé une grande question :

« **POURQUOI DÉFENDRE DES TAUPES EN TEMPS DE MANQUE ?** »

« **POUR NE PAS VIVRE ET PENSER COMME DES PORCS** » avait crié une petite enfant.

Et depuis on se raconte cette histoire-là.

George Sand à Gustave Flaubert, qui lui demande l'autorisation d'annoter son manuscrit :

« **Mettez-y toutes les critiques qui vous viennent, ça me sera très bon. On devrait faire cela les uns pour les autres, comme nous faisons, Balzac et moi. Ça ne fait pas qu'on se change l'un l'autre, au contraire. Car en général, on s'obstine davantage dans son moi, on le complète, on l'explique mieux, le développe tout à fait. Et c'est pour cela que l'amitié est bonne, même en littérature, où la première condition d'une valeur quelconque est d'être soi³.** »

La taupe est constructive, mais se détourne du spectaculaire.

Elle crée des béances, elle joue avec la béance.

Quand on nous a proposé d'écrire cette tribune, nous nous sommes nommé assez vite que nous voulions parler de ce qui nous réjouit. Pour une fois. Oui, les textes ont du mal à trouver les plateaux. Oui, les autrices de théâtre sont la marge, la marge du théâtre, la marge de la littérature. Oui, ça nous énerve, ça nous blesse, ça nous décourage parfois. Et pourtant, ça travaille, ça creuse, ça lit, ça échange, ça s'accompagne. Ça pullule, aussi, ça fait des petites, on le voit dans les comités de lecture ou lors des concours d'entrée dans les départements d'écriture, où les candidates sont chaque année plus nombreuses. Peut-être parce que nous nous inscrivons dans une tradition archaïque, qui force à l'humilité. Peut-être parce que la marge nous préserve de la concurrence sauvage. Peut-être parce qu'une autrice est avant tout une lectrice, et que cette passion pour les écrits des autres est la condition de la qualité de son propre travail.

La taupe creuse.

Elle est la surface cachée de l'iceberg.

Un peu comme la poésie.

La poésie est rarement spectaculaire, elle prend le temps de faire des trous.

Elle fait du silence dans la saturation.

Une romancière française a dit un jour dans une interview, nous la citons de mémoire : je ne comprends pas qu'on écrive aujourd'hui sans lire ses contemporains. Pour elle, c'est un non-sens, une aberration.

Elle est drôle la taupe.

On dirait qu'elle fuit tout le temps.

On dirait qu'elle s'échappe. On dirait que rien ne peut l'endiguer.

Elles s'appellent Fabien, Marcos, Caroline, Artur, Marion, Olivier, Anne-Christine, Lucie. Ce petit hommage pour saluer nos camarades d'écriture, nos compagnes d'armes.

Avec le printemps qui revient, avec la terre, les mottes que les taupes ont formées, il y a le sentiment que l'animal propose une stratégie. Certes la taupe est peu sociable. Mais elles sont là. Par centaines. Prêtes à agir. La taupe ne vit pas en réseau mais crée des réseaux, des galeries, des poches de circulation complexe. Les taupes sont devenues une véritable source d'inspiration pour toute écrivaine. Jusqu'à ce que cela s'effacent et restent en elle comme une trace, palimpseste d'un autre temps. Nous ne savons pas toujours qu'en nous gît une taupe. Or, si tu perçois mieux le bruit du monde par le dessous que par le dessus, c'est un signe.

1. Virginia Woolf, *Journal intégral (1915-1941)*, traduction Colette-Marie Huet & Marie-Ange Dutartre, Stock, La Cosmopolite, Paris, 2008.

2. Paul Éluard, *L'Évidence poétique*, Gallimard, collection Poésie, Paris, 1967.

3. Gustave Flaubert, *George Sand, Correspondance*, épisode 1, adaptation Hélène Bleskine. Réalisation: Laurence Courtois, Podcast France Culture, août 201